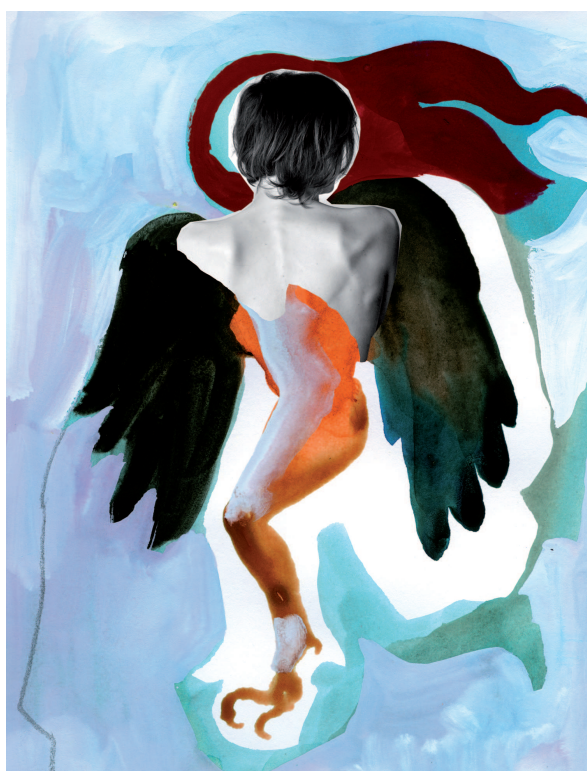


Mademoiselle Julie

*d'*Auguste Strinberg
mise en scène Frédéric Fisbach

18 mai - 24 juin 2012
Théâtre de l'Odéon 6^e



Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs 32 € - 24€ - 14€ - 10€ (séries 1, 2, 3, 4)

Horaires du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h
relâche le lundi (relâche exceptionnelle le vendredi 25 mai 2012)

Odéon-Théâtre de l'Europe

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon Paris 6^e

Métro Odéon - RER B Luxembourg

Service de presse

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Dossier et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

Mademoiselle Julie

d'Auguste Strinberg
mise en scène Frédéric Fisbach

18 mai - 24 juin 2012
Théâtre de l'Odéon 6^e

scénographie, lumière

Laurent P. Berger

costumes

Alber Elbaz pour Lanvin

dramaturgie

Benoît Rébillot

traduction

Terje Sinding

collaboration artistique

Raphaëlle Delaunay

avec

Juliette Binoche

Mlle Julie

Nicolas Bouchaud

Jean

Bénédicte Cerutti

Christine

et un chœur composé d'une quinzaine d'amateurs

production Festival d'Avignon

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, les Théâtres de la Ville de Luxembourg, Théâtre Liberté de Toulon, Barbican London, La Comédie de Reims Centre dramatique national, CDDB-Théâtre de Lorient Centre dramatique national, France Télévisions, Compagnie Frédéric Fisbach, *action financée par* la Région Île-de-France *avec le soutien de* la Maison Lanvin *et le soutien spécial de* SPAC-Shizuoka Performing Arts Center *avec le soutien de* l'Adami

tournée au Barbican de Londres du 20 au 29 septembre 2012

Extrait

JEAN

Vous savez que vous êtes bizarre !

MADemoisELLE

Peut-être ! Mais vous aussi !... Tout est bizarre, d'ailleurs ! La vie, les hommes, tout est une masse de boue qui dérive, dérive sur l'eau jusqu'à ce qu'elle sombre, sombre ! Je fais un rêve qui revient de temps en temps et que je me rappelle en ce moment... je suis grimpée sur un pilier et je ne vois aucune possibilité de descendre ; j'ai le vertige lorsque je baisse les yeux, mais il faut que je descende, seulement, je n'ai pas le courage de me lancer en bas ; je n'arrive pas à me maintenir, et j'ai envie de pouvoir tomber ; mais je ne tombe pas ; et tout de même, je ne connaîtrai pas de calme que je ne sois arrivée en bas ! pas de repos avant d'être parvenue en bas, sur le sol, et si j'arrive sur le sol, je voudrais descendre sous terre... Avez-vous ressenti quelque chose comme cela ?

JEAN

Non ! Je rêve, d'ordinaire, que je suis étendu sous un arbre élevé, dans une sombre forêt. Je veux monter, monter à la cime et regarder autour de moi le passage lumineux où le soleil brille, dévaliser le nid là-haut où se trouvent les œufs d'or. Et je grimpe, je grimpe, mais le tronc est tellement épais, tellement lisse, et il y a tellement loin jusqu'à la première branche. Mais je sais que si seulement j'atteignais cette première branche, j'irais à la cime comme par une échelle. Je ne l'ai pas encore atteinte, mais je l'atteindrai, quand même ce ne serait qu'en rêve !

MADemoisELLE

Me voilà à bavarder de rêves avec vous ! Venez donc ! Rien que dans le parc ! (*Elle lui offre le bras et ils s'en vont*)

JEAN

Nous n'avons qu'à dormir sur neuf fleurs de la Saint-Jean cette nuit, nos rêves se réaliseront, Mademoiselle ! (*Parvenus à la porte, Mademoiselle Julie et Jean se retournent. Jean porte la main à l'un de ses yeux*)

MADemoisELLE

Faites voir ce que vous avez dans l'œil !

JEAN

Oh, ce n'est rien... Un grain de poussière seulement... ça va passer tout de suite.

MADemoisELLE

C'est la manche de ma robe qui vous a effleuré ; asseyez-vous, je vais vous soigner !

Strindberg : *Mademoiselle Julie* (trad. Régis Boyer, GF, pp. 91-93)

Juliette Binoche retrouve – enfin ! – l’Odéon, qui fut l’une des dernières scènes à la voir prendre son envol dans une mémorable *Mouette*, où elle interprétait Nina face à André Dussolier dans une mise en scène de Konchalovski. Depuis, ses apparitions sur les planches se comptent sur les doigts d’une main. Il lui fallait un rôle à sa mesure. Relisant *Mademoiselle Julie*, Frédéric Fisbach a aussitôt songé à elle : «cette pièce, souligne-t-il, condense une foule de thèmes comme l’égalité entre les êtres, entre riches et pauvres, entre homme et femme, le poids des conventions, les prérogatives de l’inconscient, l’annonce de la mort de Dieu». Dans *Mademoiselle Julie*, Strindberg a donc concentré toutes les ressources de sa dramaturgie, inventant une créature inoubliable de morgue, de volupté, de détresse, de violence et d’abandon. La fascination amoureuse entre maîtresse et valet, inscrite ici par Fisbach et son scénographe, Laurent Berger, dans une boîte de verre presque entomologique, n’est que la face émergée d’une lutte à mort où chacun pousse l’autre à assumer jusqu’au bout le visage cruel de son désir. Face à Binoche, Nicolas Bouchaud revient lui aussi imposer son énergie dans un théâtre où il a triomphé plus d’une fois dans les mises en scène de Jean-François Sivadier. Et Bénédicte Cerutti n’est pas en reste, elle que nous avons pu applaudir à l’Odéon dans *l’Orestie* d’Olivier Py et dans *l’Othello* d’Eric Vigner.

Notes de reprise(s) : amoureux fou du théâtre.

Chance de la reprise, nous allons pouvoir nous donner de nouveaux enjeux, chercher encore, prendre encore plus de risques.

Nous parlons des rythmes, de la façon dont la parole organise l'agencement des temporalités du spectacle.

Je parle à nouveau du temps, du fait que la pièce est une fausse continuité. J'ai introduit des ellipses pour signifier cette discontinuité.

Nous parlons d'introduire des silences dans les flots de paroles, et là on commence à s'approcher de choses qui me passionnent.

Et si la parole n'était là que pour faire exister le silence ?

Non pas « arrêter de parler » mais « commencer un silence », le créer, et le finir avec la reprise de la parole.

Le sens se poursuivrait dans les silences qui ouvrent sur les profondeurs.

On parle musique, musique pour la voix parlée et corps parlants, je jubile.

Nous reparlons de l'espace et je me rends compte que le travail a sédimenté. Ils ont envie d'aller plus loin dans le travail avec ce *white cube* qui vient de la scénographie des arts plastiques, ils sentent ce que cet espace propose comme ouverture vers la performance et un autre rapport à l'image et à l'exposition du corps. Ils parlent de ce qu'ils ont envie de tenter.

Je me dis que le comédien contemporain est un athlète de très haut niveau, capable d'être éloquent et de transmettre une pensée ou une émotion, non seulement en usant de son corps et de sa voix, mais aussi par son intelligence à comprendre qu'une vitre dont on s'approche peut être bouleversante, que c'est elle alors qui devient le protagoniste pour un instant, de même pour une bouteille, un mur éclairé, un son.

Tous les arts viennent se représenter sur la scène, je jubile.

Il nous reste quelques jours avant la première de la reprise en tournée, à Reims. Mon travail maintenant est de les amener devant le public en continuant à creuser dans cette direction. Je vais modifier, tailler, transformer ce qui doit l'être pour les accompagner et mettre en avant la « qualité » singulière du jeu autour duquel nous nous sommes retrouvés.

Frédéric Fisbach, avril 2012

Une tragédie naturaliste ?

August Strindberg (1849-1912) écrit *Mademoiselle Julie* en 1888. Il intitule sa pièce *Une tragédie naturaliste*. La littérature romanesque suivait depuis une vingtaine d'années le mouvement naturaliste initié par Émile Zola, dont Strindberg se sentait très proche.

Le théâtre à son tour venait de s'inscrire dans ce courant. André Antoine (1858-1943), l'inventeur de la notion de metteur en scène (et de l'expression « avant-garde » appliquée à l'art), avait créé en 1887 à Paris le Théâtre Libre. Le naturalisme faisait alors son apparition sur scène. Il s'agissait de donner au spectateur l'illusion d'assister à une « tranche de vie ». Antoine a révolutionné l'art théâtral : décors et accessoires réels, obscurité dans la salle, importance de la gestuelle et de l'intonation réalistes, et surtout répétitions minutieuses. C'est à Paris en 1893 que fut créé sur scène *Mademoiselle Julie*. Les tentatives antérieures, au Danemark (1889) et en Allemagne (1892), ayant été censurées. Les thèmes de la pièce, sa liberté de ton (la potion abortive que prépare Kristin, ou affirmer que Julie a ses règles, par exemple), étaient jugés scandaleux.

La pièce s'accordait parfaitement avec cette nouvelle approche théâtrale. Presque simultanément, le mouvement symboliste est apparu sur la scène du théâtre. Nourri par la découverte de l'inconscient, par une forme d'abstraction déjà présente dans la poésie, il tirait parti notamment de la lumière électrique pour créer des ambiances évocatrices des états intérieurs des personnages. Aurélien Lugné-Poe (1869-1940), un des pères du symbolisme, mit en scène la pièce en 1894 à Paris au Théâtre de l'OEuvre. Encore une fois, le texte se révélait adapté à cette nouvelle pratique théâtrale.

Mademoiselle Julie fut créé en Suède en 1906. Depuis, elle n'a pas cessé d'être jouée dans des esthétiques très diverses. On peut s'interroger sur la qualification de « naturaliste » que Strindberg a souhaitée pour sa pièce. Sans doute signifiait-elle pour lui « vérité psychologique », car son projet était de transcrire dans une problématique sociale les méandres du désir amoureux, et de démontrer que « l'âme est faite de bric et de broc », comme il l'écrit dans sa préface. C'est parce qu'elle atteint une forme d'universalisme, bien au-delà du contexte suédois du XIXe siècle, que *Mademoiselle Julie* a pu s'inscrire durablement dans le répertoire théâtral mondial, au point d'être aujourd'hui l'une des pièces les plus souvent jouées.

Benoît Résillot, dramaturge

Repères biographiques

August Strindberg

August Strindberg appartient à la même génération de dramaturges que le russe Tchekhov et le norvégien Ibsen. Il est né en 1849, dans un milieu petit-bourgeois. Sa mère, fille d'aubergiste, épousera son père après avoir été sa gouvernante puis sa maîtresse. Il perd sa mère à treize ans et souffre du remariage d'un père trop autoritaire.

Il échoue dans ses études et dans la carrière de comédien où il voulait s'engager, devenant, par dépit, auteur de théâtre et de romans. Il devient rapidement un écrivain reconnu en Suède. Il se mariera trois fois. Ses relations avec les femmes sont très conflictuelles, sa misogynie est célèbre. Strindberg aime les femmes dans une recherche fusionnelle et ses élans passionnés le conduisent à la déception.

De 1883 à 1899, parcourant l'Europe sans trouver jamais de lieu qui apaise ses angoisses, Strindberg se situe au carrefour d'influences aussi décisives que celles de Schopenhauer, Nietzsche, Kierkegaard, Schiller, Zola, Byron, ou des précurseurs de Freud comme Bernheim. Il absorbe les tendances esthétiques de son temps, notamment le naturalisme. Il est aussi un peintre virtuose, très lié à Edward Munch. Il se passionne pour la chimie et se rêve alchimiste jusqu'à s'en brûler les mains. Tous ses écrits témoignent de sa vie et portent la trace de ses crises, de ses combats, de ses révoltes contre une société au conformisme rigide qu'il exècre et qui le décrètera scandaleux. Le moi de l'écrivain fonde l'unité de cette énorme production littéraire, par delà les genres et les diversités formelles. Par ses luttes, il extrait de lui-même une oeuvre sombre qui explore la détresse de l'homme moderne. *Mademoiselle Julie*, *Père*, *Créancier*, *La Danse de mort* sont des pièces très jouées dans le monde entier. On ignore souvent son immense production littéraire : pièces historiques, drames à stations (pour qualifier des pièces inclassables comme *Le Chemin de Damas*), pièces « de chambre », mais aussi récits, essais, articles, réflexions sur le théâtre, également une vaste correspondance, entre autres avec Zola ou Nietzsche. Quelques-uns de ses livres ont été écrits directement en français.

En 1907, il ouvre à Stockholm le Théâtre Intime. Ses oeuvres sont alors régulièrement jouées dans son pays. Il meurt en 1912. Kafka, les expressionnistes, et beaucoup de dramaturges contemporains revendiquent fortement son héritage. Franz Kafka : « Je me sens mieux parce que j'ai lu Strindberg. Je ne le lis pas pour le lire, mais pour me blottir contre sa poitrine... L'énorme Strindberg. Cette rage, ces pages gagnées à la force du poing... »

Frédéric Fisbach

Après une formation de comédien au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique de Paris, Frédéric Fisbach accompagne les premières années de l'aventure de la compagnie de Stanislas Nordey jusqu'au théâtre Nanterre-Amandiers.

En 1994, il connaît un retentissant succès avec *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, avant de s'intéresser à Maïakovski, Kafka, Racine, Corneille, et une première fois à Strindberg avec *L'île des morts*. Lauréat en 1999 de la Villa Médicis hors les murs au Japon, il établit un lien artistique avec cette contrée, qui lui permet de devenir un passeur de textes entre les deux pays (il est notamment le premier à monter Oriza Hirata en France), mais aussi de confronter ses pratiques occidentales à celles d'un Orient riche de formes diverses, à l'image des marionnettes traditionnelles de la compagnie Youkisa, avec laquelle il travaille pour mettre en scène *Les Paravents* de Genet. Nommé directeur du Studio-théâtre de Vitry en 2002, il y développe une activité de laboratoire théâtral tout en affirmant clairement son désir d'un rassemblement du public autour des oeuvres qu'il traverse, proposant par exemple à des comédiens amateurs de le rejoindre lorsqu'il monte *Les Feuilles d'Hypnos* dans la Cour d'honneur du Palais des papes en 2007, année où il est artiste associé au Festival d'Avignon, et où il a déjà mis en scène : *Bérénice* de Jean Racine en 2001, *Illusions comiques* de Pierre Corneille en 2004, *Gens de Séoul* d'Oriza Hirata en 2006. Pratiquant une ouverture vers les autres champs artistiques, il collabore avec des danseurs, des chanteurs et des musiciens pour présenter *Bérénice* avec le chorégraphe Bernardo Montet, met en scène des opéras, contemporains ou classiques, et réalise un long métrage en 2007, *La Pluie des prunes*. Codirecteur du Centquatre de 2006 à 2009, il fait de cette nouvelle institution parisienne un centre d'expérimentation des pratiques artistiques contemporaines. En 2010, une année sous le signe du Japon, il y crée deux spectacles entre février et octobre. À l'occasion des 350 ans de la compagnie de marionnette Youkiza, il crée *The Descendants of the Eunuch Admiral* de l'auteur singapourien Kuo Pao Kun. Le spectacle créé à Tokyo est repris en tournée en Italie et en Croatie. Puis, il s'attelle à la mise en scène de *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, spectacle représenté au Shizuoka Performing Art Center.

Repères biographiques (suite)

Juliette Binoche

Après avoir pris ses tous premiers cours de théâtre avec sa mère, Juliette Binoche, parallèlement à sa scolarité, s'adonne à ses deux passions : la peinture et le théâtre.

Elle monte *Le Roi se meurt* dans son lycée et s'inscrit à 17 ans au Conservatoire du X^e arrondissement, avant de poursuivre sa formation auprès de Vera Gregh. Juliette Binoche, qui a déjà joué Tchekhov ou Pirandello sur les planches, fait sa première apparition au cinéma en 1983 dans *Liberty Belle* et obtient rapidement des petits rôles chez Godard (*Je vous salue Marie*) et Doillon. En 1985, *Rendez-vous* de Téchiné, dans lequel elle incarne avec intensité une comédienne en herbe, l'impose comme une des actrices les plus prometteuses de sa génération. Récompensée par le Prix Romy-Schneider en 1986, elle donne deux ans plus tard la réplique à Daniel Day-Lewis dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, sa première expérience hors de nos frontières. Égérie de Leos Carax, qui l'initie à la cinéphilie, elle tourne avec l'enfant terrible du cinéma d'auteur *Mauvais sang* puis *Les Amants du Pont-Neuf* (1991), une oeuvre ambitieuse, au tournage-fleuve, qui la mobilisera durant trois ans. Après deux films en anglais (*Fatale*, *Les Hauts de Hurlevent*), *Bleu* de Kieslowski marque, en 1993, une nouvelle étape dans la carrière de Binoche, qui voit sa prestation tout en nuances saluée par un César et un Prix d'interprétation à Venise. Grâce à sa composition d'infirmière dévouée dans *Le Patient anglais* de Minghella, elle décroche en 1997 un Ours d'argent à Berlin et devient, 37 ans après Simone Signoret, la deuxième Française récompensée par un Oscar (en l'occurrence, du Meilleur second rôle). En quête de personnages forts et d'univers romanesques, elle multiplie les films d'époque, du *Hussard sur le toit* (1996) à *Chocolat* en passant par *La Veuve de Saint-Pierre*. Aussi crédible en George Sand (*Les Enfants du siècle*) qu'en esthéticienne gouailleuse (*Décalage horaire*, 2002), Juliette Binoche ne délaisse pas le cinéma d'auteur : après des retrouvailles avec Téchiné (*Alice et Martin*), elle éclaire les oeuvres dérangeantes de Haneke (*Code inconnu*, puis *Caché* en 2005) et Ferrara (*Mary*). Curieuse et passionnée, elle prend part à des films qui abordent des questions politiques : les crimes de l'Apartheid (*In My Country*), le sort des réfugiés (*Par effraction*) ou le conflit israélo-palestinien (*Désengagement*). Si on la retrouve en 2008 à l'affiche de deux films très français, ceux de Cédric Klapisch et Olivier Assayas, sa stature internationale lui permet d'apparaître dans une comédie typiquement américaine (*Coup de foudre à Rhode Island*) ou de travailler avec des maîtres du cinéma mondial tels que Hou Hsiao Hsien (*Le Voyage du ballon rouge*) ou encore Abbas Kiarostami avec qui elle tourne *Shirin* en 2008 avant de tenir le rôle principal de son film *Copie conforme*, présenté au Festival de Cannes 2010 et pour lequel l'actrice a obtenu le Prix d'interprétation féminine.

Récemment, on a pu la voir dans *Elles* de Malgorzata Szumowska 2011, *La Vie d'un autre* de Sylvie Testud 2011, *Un singe sur l'épaule* de Marion Laine ; prochainement *Cosmopolis* de David Cronenberg.

Côté scène, Juliette Binoche a interprété en 2008 un duo chorégraphique *In-I* au côté du danseur britannique Akram Khan.

Nicolas Bouchaud

Nicolas Bouchaud rencontre Didier-Georges Gabily en 1992 avec lequel il travaille jusqu'au décès de l'auteur-metteur en scène en 1996. S'il collabore ensuite très régulièrement avec Jean-François Sivadier, notamment dans *Noli me tangere*, *Le Mariage de Figaro*, *La Dame de chez Maxim*, il joue par ailleurs avec d'autres metteurs en scène tels que Rodrigo García (*Borges vs Goya*, *Le Roi Lear*), Bernard Sobel (*L'Otage*), Christophe Pertont (*Le Belvédère* d'Ödon von Horvath). Nicolas Bouchaud a également joué dans *Enfonçures* et *Des cercueils de zinc* de Didier-Georges Gabily en 1993, *Henry IV* de Shakespeare mis en scène par Yann-Joël Collin en 1999, et a interprété les rôles-titres dans les mises en scène de Jean-François Sivadier *La Vie de Galilée* de Brecht en 2002, *La Mort de Danton* de Büchner en 2005 et *Le Roi Lear* de Shakespeare en 2007. En 2008, il participe à la création collective du *Partage de Midi* de Paul Claudel auprès de Gaël Baron, Charlotte Clamens, Valérie Dréville et Jean-François Sivadier au Festival d'Avignon. En 2010, il collabore avec Éric Didry pour *La Loi du marcheur* (d'après des entretiens avec Serge Daney), spectacle qu'il continue de tourner en France et à l'étranger.

Bénédicte Cerutti

Ancienne élève de l'École du Théâtre national de Strasbourg (2001-2004), Bénédicte Cerutti a, depuis, travaillé avec de nombreux metteurs en scène dont Stéphane Braunschweig (*Brand* de Henrik Ibsen, *Les Trois Soeurs* d'Anton Tchekhov), Claude Duparfait (*Le Roi Lear* de Shakespeare, *Titanica* de Sébastien Harrison), Gildas Milin (*Collapsars*), Éric Vigner (*Pluie d'été à Hiroshima* d'après Marguerite Duras présenté au Festival d'Avignon en 2006, *Othello* de William Shakespeare), Olivier Py (*L'Orestie* d'Eschyle). Récemment, on a pu la voir dans *Une maison de poupée* de Henrik Ibsen, mise en scène par Stéphane Braunschweig, et dans *Épousailles et Représailles*, d'après Hanokh Levin, mises en scène par Séverine Chavrier. En 2011, elle est à l'affiche de *La Nuit des rois* de William Shakespeare, dans une mise en scène de Jean-Michel Rabeux.